

C. L. Polk

Traduction de Pascal Raud

**Le pacte
de minuit**

C. L. Polk



**Le pacte
de minuit**

Traduit de l'anglais par Pascal Raud

v1b éditeur

Chapitre premier

L'attelage approchait de l'allée des Libraires. Beatrice Clayborn inspira avec espoir puis lança le sort. Tête haute, dos droit, elle cacha ses mains dans ses poches et replia ses doigts en signes occultes, tandis que le fiacre bringuebalait sur les pavés. Elle se trouvait à Bendleton depuis trois jours. Et même si les bâtiments élégants et les rues propres façonnaient le plus joli piège dans lequel pénétrer, Beatrice aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs – n'importe où mais pas ici, au tout début de la saison des pactes.

Elle expira, ce qui libéra le sort en volutes chercheuses qui effleurèrent les devantures des boutiques. Si jamais un prodige se manifestait sur sa peau... si jamais se produisait un picotement dans ses oreilles...

Mais rien ne se passa. Pas une lueur, pas même une minuscule démangeaison. L'attelage dépassa les librairies La Tour du Freux, P.T. Williams & Fils et la fameuse Maison de Verdeu, dont les volumes emplissaient un tiers de pâté de maisons.

Beatrice soupira. Pas de miracle. Pas de liberté. Pas d'espoir. Mais lorsque le fiacre quitta l'allée des Libraires pour s'engager dans une étroite ruelle grise sans nom, le sort de Beatrice provoqua une réponse. Là. Un grimoire ! Il n'existait

aucun moyen d'en connaître le contenu, mais Beatrice adressa un sourire au ciel et tira sur la clochette à côté de son siège.

— Cocher, arrêtez-vous ici.

Elle s'avança sur le rebord de la banquette rembourrée, prête à sauter du fiacre par elle-même :

— Clara, peux-tu compléter l'essayage sans moi ?

— Miss Beatrice, vous ne devriez pas, dit Clara en serrant le poignet de Beatrice. Ce devrait être vous.

— Nous avons exactement la même taille. Cela n'aura pas d'importance. Par ailleurs, tu es meilleure avec les couleurs, les fioritures et toutes ces choses. Je n'en ai que pour quelques minutes, je te le promets.

Sa dame de compagnie secoua la tête :

— Vous ne devez pas manquer votre rendez-vous à la fraternité. Je ne pourrai pas me substituer à vous lorsque vous rencontrerez Danton Maisonette comme je vous remplace chez la couturière.

Beatrice ne laisserait pas le grimoire lui échapper. Elle tapota la main de Clara et tenta de dégager son bras en se tortillant :

— Je serai à l'heure, Clara. Je te promets que je ne manquerai pas la rencontre. Je dois seulement acheter un livre.

Clara pencha la tête :

— Pourquoi ici ?

— Je leur ai écrit, mentit Beatrice. Trouver ce livre est un coup de chance. Cela ne me prendra que dix minutes.

Clara soupira et lui lâcha le poignet :

— Très bien.

Le cocher était descendu de son banc pour l'aider, mais Beatrice se propulsa dans la rue et le chassa d'un geste de la main :

— Merci. Vous pouvez y aller !

Elle pivota sur un pied chaussé d'un délicat soulier à talon-pilier et examina la devanture de la boutique. Chez Harriman était précisément le genre de librairie que Beatrice recherchait chaque fois qu'elle arrivait dans une nouvelle ville : une boutique tenue par des personnes qui ne supportaient pas de jeter des livres, peu importait leur contenu, dès lors qu'on pouvait les empiler ou les classer en rayons. Beatrice jeta un regard par la vitrine tout en se délectant de l'agréable tourment de ses sens, qui mettait ses oreilles en alerte et les faisait vibrer : le sort lui signalait la présence d'un grimoire parmi les amoncellements de livres. Elle n'en avait pas trouvé de nouveau depuis des mois.

Une clochette retentit lorsque Beatrice pénétra dans l'antre du libraire. Chez Harriman ! Ô poussière, encre et reliures de cuir, ô cartes géographiques, cartes du ciel et recueils de poésie – et le grimoire, quelque part dans les entrailles de la boutique ! Elle adressa un sourire au commis en chemise et gilet sans manches qui attendait derrière le comptoir de l'entrée.

— Je me contente de regarder, dit-elle en s'éloignant sans inviter à la conversation.

Beatrice suivit les picotements dans ses pouces entre les piles de livres et les rayonnages chargés. Elle respira le vieux papier et l'odeur ténue de la magie – pluie sur pavés –, à la recherche non pas de romans convenables ou de poésie bienséante, mais d'auteurs à propos desquels certaines jeunes femmes n'osaient même jamais chuchoter entre elles dans les toilettes des dames et les salons de la société : les écrivains des grimoires secrets.

Il était là ! Mais il aurait été imprudent de se montrer trop empressée, de suivre le tiraillement de ses sens vers la

pile où reposait le volume, dont le dos indiquerait un nom d'auteur comme John Estlin Churchman, ou J. C. Everworth, ou peut-être E. James Curtfield. Les auteurs de tous les livres de sa modeste collection – cachée à l'abri des regards curieux – avaient les initiales E., J. et C. Le commis se demanderait peut-être comment elle savait où trouver exactement le livre qu'elle cherchait au milieu de tout ce fatras. Elle parcourut les rayonnages de littérature, d'histoire, et même la section des arts occultes où des clients la toisèrent, car le royaume de la magie n'était pas un territoire approprié pour une femme aussi jeune.

La simple pensée de cette exclusion faisait chauffer le crâne de Beatrice. Pour les femmes, la magie était un passe-temps solitaire de veuves et de vieilles biques, pas de celles dont la noble utilité était encore intacte. Les portes de la fraternité lui étaient fermées, alors qu'un homme avec les bonnes relations pouvait s'élever dans la société en y étant admis et instruit parmi ses pairs magiciens. Quiconque avait le talent pouvait voir briller autour de la tête de Beatrice l'aura scintillante de sorcellerie, véritable promesse d'enfanter plus de mages pour la prochaine génération.

Oh, comme elle abhorrait ce destin ! Être réduite à une aptitude aussi banale, sa magie inexercée jusqu'au crépuscule de sa vie lorsqu'on l'autoriserait finalement à poursuivre la seule voie qui l'intéressait ? Elle ne se laisserait pas faire ! Aussi cherchait-elle les ouvrages de J. E. C., qui n'était pas un homme, mais une sorcière tout comme elle, et qui avait publié une multitude de volumes que les critiques jugeaient incompréhensibles.

Ils l'étaient pour quiconque ne possédait pas la clef. Mais Beatrice la connaissait par cœur. Elle s'empara finalement d'une édition poussiéreuse de *Souvenirs de la côte de Jy au*

Llanandras, en ouvrit la couverture et murmura le sort qui filtrait tout ce qui n'était pas la vérité cachée parmi les caractères d'imprimerie. Elle put alors lire :

*Invocation d'esprit majorae et proposition d'alliance
du pacte majeur*

Elle referma le livre d'un geste sec, tout en luttant contre le cri de joie qui menaçait de lui échapper. Parfaitement immobile, elle laissa son cœur caracoler en silence, le livre pressé sur sa poitrine, en respirant son encre et sa magie.

Après ses nombreuses années de recherche et d'étude secrète, c'était le grimoire qu'il lui fallait. Si elle invoquait l'esprit et concluait une alliance, elle aurait accompli tout ce à quoi les initiés masculins des fraternités de sorcellerie aspiraient. Elle serait une magicienne pleinement initiée.

C'était tout ce dont elle avait besoin. Aucun homme ne voudrait d'une femme avec une telle alliance. Son père verrait les avantages de garder son secret, d'utiliser son esprit majorae pour l'aider dans ses spéculations commerciales. Elle serait libre. Une mage. C'était son miracle.

Elle ne quitterait jamais la maison familiale, mais peu lui importait. Elle serait le fils que Père n'avait jamais eu, tandis que sa jeune sœur Harriet connaîtrait la saison des pactes dont Beatrice ne voulait pas. Harriet aurait l'époux dont elle rêvait, pendant que Beatrice continuerait ses études, sans être interrompue par un mariage.

Elle pivota sur elle-même et manqua d'entrer en collision avec une autre cliente. D'un bond, elles s'écartèrent l'une de l'autre avec une exclamation de surprise, puis se jaugèrent avec consternation.

La femme était llanandarie, grande et mince, vêtue d'une robe de dessus en coton satiné safran et d'une robe de dessous parsemée de fleurs tropicales aux couleurs vibrantes dont les manches, s'arrêtant aux coudes, étaient garnies d'une délicate dentelle crochetée à la main. De la dentelle crochetée, sur une robe de jour ! La femme était belle, elle surpassait même la réputation de beauté des femmes du Llanandras. Elle était dotée de grands yeux noisette et d'une peau d'un brun profond, d'un nuage de bouclettes noires serrées et constellées de perles dorées, elles-mêmes assorties à une véritable fortune de bijoux perçant ses oreilles et même un côté de son nez. Mais que faisait-elle ici ? Elle ne pouvait pas être venue dans ce riche havre de bord de mer, loin de la capitale, à la recherche d'un époux, tout comme Beatrice était censée le faire. À moins que...

La femme fixait Beatrice avec une perplexité grandissante. Beatrice savait ce qui la saisissait ainsi : l'aura de sorcellerie entourant la tête de Beatrice, encore plus brillante que le voile de lumière chatoyant autour de celle de la femme. Une autre sorcière, également attirée par l'appel du grimoire que Beatrice serrait contre sa poitrine.

— Ysbeta ? Pourquoi te tiens-tu aussi raide ? demanda un homme.

Il parlait llanandari, bien entendu. La langue de Beatrice se colla à son palais. Elle connaissait le llanandari, mais elle ne l'avait jamais parlé avec un natif. Son accent serait atroce, sa grammaire, maladroite. Mais elle plaqua un sourire sur son visage et se tourna face au nouveau venu.

Beatrice admira des traits identiques à ceux de la femme, mais sur un visage masculin et – oh, ses yeux si sombres, sa couronne de cheveux étroitement bouclés, son aura éclatante de sorcier, sa peau sans défaut encore plus sombre que celle

de la femme... Ysbeta, elle s'appelait Ysbeta. Il était vêtu du même coton llanandari safrané et étincelant, les broderies de son gilet un hommage au printemps, une mousse de dentelle assortie autour de son cou. Ces deux Llanandaris riches et séduisants la contemplaient maintenant avec la même perplexité, jusqu'à ce que l'expression du jeune homme s'apaise et qu'il donne une petite tape dans le dos de la femme avec un rire semblable au chant joyeux d'un ruisseau.

— Détends-toi, Ysy, dit-il. Son portrait est dans la galerie des ingénues de la fraternité. Miss...

— Beatrice Clayborn. Je suis ravie de faire votre connaissance, dit Beatrice en hésitant à peine.

Ce jeune homme, d'une beauté qui remuait Beatrice jusqu'aux tréfonds d'elle-même, avait vu son portrait exposé dans la galerie des ingénues à la fraternité de Bendleton. Il l'avait étudié suffisamment longtemps pour la reconnaître. Il l'avait regardé assez longtemps pour connaître l'angle de son nez, la forme et la couleur de ses yeux, la teinte particulière, perpétuellement roux automnal, de ses cheveux négligés et indisciplinés.

Ysbeta fixait le livre que tenait Beatrice, son regard aussi intense qu'un cri :

— Je suis Ysbeta Lavan. Voici mon frère Ianthe. Je vois que vous admirez les carnets de voyage de J. E. Churchman.

Elle parlait en articulant soigneusement, un peu plus lentement que la normale, par égard pour le llanandari que Beatrice avait appris à la maison.

— Ses récits de lieux lointains m'enchantent, dit Beatrice. Je suis désolée pour la qualité de mon llanandari.

— Vous vous débrouillez bien. Le Llanandras me manque terriblement, répondit Ysbeta. Ce livre de Churchman est un

compte rendu rare qui parle de la côte magique où Ianthe et moi avons passé une enfance heureuse. Lire des livres dans votre langue ne pourrait qu'être bénéfique à ma compréhension de celle-ci.

— Vous parlez le chaslandais.

Elle inclina la tête :

— Un peu. Vous parlez mieux ma langue que moi la vôtre.

Flatterie de la part d'une femme qui savait exactement ce qu'était réellement le livre de Churchman. Beatrice tremblait en son for intérieur. Ysbeta et son frère évoluaient dans les cercles les plus élevés du monde. Ils étaient habitués à la richesse et au pouvoir. Aussi, la confession d'Ysbeta, lui parlant comme à une égale de son sentiment de solitude ou de nostalgie, constituait les premiers pas d'une danse polie. Le pas suivant pour Beatrice, le pas approprié et gracieux, serait d'offrir le livre pour apaiser cette nostalgie.

Ysbeta attendait de Beatrice qu'elle lui abandonne son salut. Le grimoire contenait sa chance de se libérer des tracasseries des pères visant à l'enchaîner au mariage et à sa protection. Le donner, c'était renoncer à cette chance. Le garder...

Le garder reviendrait à contrarier l'une des plus puissantes familles du monde des affaires. Si le père de Beatrice n'avait aucune relation avec les Lavan, il en voudrait certainement une. Devenir l'ennemie d'une puissante fille du Llanandras se refléterait sur chaque association et partenariat à la base de la fortune des Clayborn. Cela pèserait sur eux. Cela les briserait. Et sans la bonne opinion des familles qui comptaient, le nom des Clayborn tomberait dans le néant.

Beatrice ne pouvait pas faire cela à sa famille. Mais le livre ! Ses doigts écrasèrent la couverture. Elle respira son odeur de bon papier et de vieille colle, et la note pierreuse et

moussue de la magie cachée à l'intérieur. Comment pourrait-elle accepter de le donner ?

— Cela me blesse de vous savoir nostalgique de votre pays. Je n'ai jamais vu la côte de Jy, mais j'ai entendu dire que c'était un endroit merveilleux. Vous avez de la chance de vivre dans un tel endroit, qui a de surcroît été le monde de votre enfance. J'aimerais en savoir plus à ce sujet.

Ses propres désirs présentés comme un simple sentiment. Un contre-pas de danse – correct, poli, une résistance passive. Elle avait trouvé le livre la première. Qu'Ysbeta essaie donc de la charmer pour passer outre ! La frustration brillait dans les yeux sombres de sa rivale, mais ce qu'elle s'apprêtait à dire fut interrompu par l'intrusion d'un commis de la boutique.

Il s'inclina devant Ysbeta et Ianthe en se touchant le front et en baissant les yeux :

— Soyez les bienvenus chez Harriman. Puis-je vous être d'une quelconque assistance ?

Son llanandari était excellent, probablement grâce à la lecture de romans non traduits. Il sourit au duo éminent qui honorait sa boutique de leur présence puis, les lèvres pincées et les narines dilatées, il jeta un coup d'œil à Beatrice.

— Oui, dit Ysbeta. J'aimerais...

— Merci pour votre offre, la coupa Ianthe en souriant au commis. Tout le monde ici est si serviable. Nous furetons ici et là pour le moment.

Le commis joignit ses mains devant lui :

— Chez Harriman, nous nous engageons à offrir un service de qualité, monsieur. Nous ne voudrions pas que vous soyez dérangés par cette... personne, si elle vous cause un quelconque désagrément.

— Merci pour votre offre, répéta Ianthe avec plus de fermeté. Tout se passe à merveille et cette demoiselle ne nous ennuie pas.

Ysbeta lança un regard noir à Ianthe, mais elle garda le silence. Le commis darda un coup d'œil hostile à Beatrice avant de s'éclipser.

— J'en suis désolé, dit Ianthe, dont le sourire n'aurait pas dû faire bégayer le cœur de Beatrice. Il est évident que vous désirez toutes deux ce livre. Je propose une solution.

— Il n'y a qu'une seule copie, dit Ysbeta en levant son délicat menton pointu. Quelle solution pourrait-il exister ?

— Vous pourriez le lire ensemble, dit Ianthe en joignant les mains. Ysbeta peut tout vous raconter des jardins de thé dans la montagne et de la baie des perles.

Beatrice lutta contre le soulagement qui détendit soudainement ses épaules. Les gens remarqueraient l'amitié de Beatrice avec une famille aussi puissante. Et se lier d'amitié avec une autre sorcière, une femme comme elle ? Beatrice sourit, reconnaissante :

— J'aimerais beaucoup qu'on m'en parle. Est-il vrai que Jy abrite certaines des plus belles espèces d'animaux au monde ?

— C'est vrai. Avez-vous déjà voyagé hors du Chasland, miss Clayborn ? demanda Ysbeta. Ou rêvez-vous seulement de voyager ?

— Je rêve que... Je rêve de voyage, mais je n'ai jamais quitté mon pays, dit Beatrice. Il y a tant de merveilles – qui ne désire pas naviguer sur les eaux de la cité d'Orbos, se promener dans la cité d'ivoire de Masillia ou contempler le jardin de la cité d'An ?

— An est magnifique, dit Ianthe. Le Sanchi est très loin d'ici. Vous devez rendre visite à ma sœur. Elle est née au

milieu de l’océan. L’horizon a capturé son âme. Vous devriez être amies. Aucune autre solution ne saurait exister.

Sur un navire, voulait-il dire. Beatrice s’en étonna avant de se rendre compte qu’il s’agissait d’une figure poétique. Elle regarda Ysbeta qui ne semblait pas du tout vouloir devenir son amie :

— J’aimerais bien.

Les lèvres d’Ysbeta s’amincirent, mais son hochement de tête fit rebondir les boucles de ses cheveux :

— Moi aussi.

— Demain ! s’exclama Ianthe. Le repas du midi, puis un après-midi, c’est le moment idéal pour la correspondance. Amenez votre cahier d’écriture, miss Clayborn, et nous aurons le plaisir de votre compagnie.

Accès au livre. Amitié avec les Lavan. Elle n’avait qu’à tendre les mains, laisser Ysbeta se saisir du livre et regarder son grimoire s’éloigner, glissé dans le creux du coude d’une étrangère, extirpé des tas désordonnés de romans insignifiants, de poésies sirupeuses et de textes vieillots.

Elle passa du regard sombre d’Ysbeta à l’humeur joyeuse de Ianthe – il voulait que ce compromis soit exaucé. Beatrice passa mentalement en revue ses choix de robes de jour. Suffiraient-elles pour une telle compagnie ?

Ce n’était pas le moment de s’inquiéter de ses robes. Elle devait se montrer prudente. Elle tendit le volume à Ysbeta. Dès qu’elle l’eut en main, Ysbeta lui adressa un seul et unique sourire qui dévoila des dents de devant légèrement de travers à la mâchoire inférieure.

— Merci, dit-elle. Excusez-moi un instant.

Ils la laissèrent seule dans le rayon. Ianthe se dirigea vers l’attelage qui attendait à l’extérieur. Ysbeta, elle, signa une

reconnaissance de dette garantissant le paiement de la facture. Puis, elle marcha droit vers la sortie. La clochette retentit dans son dos.

Ysbeta n'avait aucune intention de remettre à Beatrice une carte d'invitation.

Beatrice venait de se faire déposséder.

★ ★ ★

Au loin, un landau laqué turquoise tournait au coin de la rue. Alors qu'il disparaissait de la vue de Beatrice, la vibration magique du grimoire s'estompa.

Perdu. Volé ! Oh, jamais plus elle ne croirait la parole d'un gentleman. Elle avait tenu dans ses mains sa chance d'être libre – satanée politesse ! Elle aurait dû refuser. Elle aurait dû dire non !

Deux femmes la contournèrent en gloussant. Beatrice se hâta vers la promenade. Elle n'aurait pas pu refuser. Cela aurait eu des conséquences désastreuses pour sa famille. Elle prévoyait déjà ternir le nom respectable des Clayborn avec ses plans de célibat. C'était déjà assez de problèmes. Elle ne pouvait en ajouter – elle devait penser à Harriet, après tout.

La jeune sœur de Beatrice se dessinait vêtue des robes vertes des cérémonies de mariage. Elle lisait tous les romans mettant en scène des jeunes filles vivant leur saison des pactes – romans situés dans un monde littéralement infesté de ministres et de comtes tombant follement amoureux de filles de négociants –, elle souhaitait ce destin. Beatrice ne pouvait briser les chances de sa sœur.

Mais le livre ! Comment allait-elle en trouver un autre ?

Elle attendit au coin d'une rue que le signaleur arrête la circulation des attelages et rejoignit la foule de piétons qui traversaient en direction de la rue de la Soie. Les immenses vitrines des magasins exhibaient des robes sur des mannequins et des perruques sur des têtes de bois peintes. Des pantoufles à talons suspendues à des fils évoquaient des pas de danse. Beatrice dépassa les étalages et s'arrêta devant Tarden & Wallace, Modiste.

Tarden & Wallace était la modiste la plus en vogue de Bendleton, dirigée par une propriétaire llanandarie. Ses catalogues étaient publiés, reliés et vendus aux jeunes femmes qui soupiraient d'extase devant les illustrations de robes qui maximisaient la beauté de celle qui les portait, avec leur taille cintrée, leur décolleté plongeant qui mettait les courbes en valeur et leurs luxueux tissus importés. Cette boutique était la plus onéreuse, et Père avait payé pour le trousseau de Beatrice sans un murmure de protestation.

Beatrice se surprit à se mordre la lèvre. Père aurait choisi une autre modiste s'il n'avait pu se permettre celle-ci. N'est-ce pas ?

Elle poussa la porte et pénétra dans la boutique.

À son entrée, tout le monde tourna son attention vers elle, examinant ses cheveux ébouriffés par le vent, l'ourlet poussiéreux de sa robe et ses mains non gantées. Deux femmes, probablement deux sœurs si l'on en croyait leurs robes identiques en coton fleuri, échangèrent un regard et se couvrirent la bouche en riant sottement.

Beatrice se sentit rougir. Elle n'était pas restée dans le fiacre et affichait maintenant les signes d'une marche le long de la promenade. Elle imagina le poids invisible du *Livre des manières et du style d'une lady* en équilibre sur sa tête et

corrigea immédiatement sa posture. Elle combattit l'urgence de battre ses simples jupes, teintes au thé, pour les dépoussiérer.

Clara émergea de la salle d'essayage et lui sourit :

— Vous allez adorer toutes vos tenues, miss Beatrice. La robe pour ce soir est prête, et j'en ai commandé quatre autres...

Une assistante suivit Clara hors de la salle d'essayage, une robe verte à moitié finie dans les bras. Beatrice déglutit. Sa future robe de mariage. Elle était censée la porter dans un temple où elle serait liée par le mariage à un jeune sorcier fortuné et, par conséquent, perdrait sa magie pour plusieurs décennies. Elle détourna le regard et surprit miss Tarden qui fixait elle aussi le vêtement, la bouche pincée et l'air amer.

— Miss Beatrice ? Vouliez-vous essayer votre robe ? demanda miss Tarden avec un accent llanandari qui trahissait une haute éducation.

Les yeux rivés sur la robe de mariage, Beatrice sentit sa gorge se nouer :

— J'ai d'autres engagements, j'en ai bien peur.

Clara fit un geste vers la salle d'essayage :

— Nous serons un peu juste, mais nous pouvons prendre quelques minutes pour...

— Non, ce sera inutile, dit Beatrice. Tu me parleras des nouvelles robes sur le chemin du salon de thé de la fraternité.

Les sœurs se dévisagèrent avec surprise. Beatrice les ignora.

Clara s'inclina et souleva d'une main la boîte contenant les robes terminées :

— Il ne serait pas indiqué d'être en retard.

Beatrice la précéda vers la sortie. Après s'être donné un élan pour y monter la boîte, Clara grimpa dans le fiacre que Père avait loué pour Beatrice.

— Vous n'avez acheté aucun livre.

Beatrice observa un troupeau de gentlemen les dépasser, en riant et en s'interpellant les uns les autres, montés sur des chevaux à longues pattes et longues crinières. Ils portaient des vêtements brodés et des bottes de monte en cuir fin, mais aucune aura ne brillait au-dessus de leur tête. De simples jeunes hommes, pas des magiciens.

— Le volume que je convoitais a été acheté par quelqu'un d'autre.

— Oh, miss Beatrice. Je suis désolée. Je sais à quel point vous aimez les vieux livres, dit Clara en effleurant le bras de Beatrice, dans un délicat geste de réconfort. Il va réapparaître. Nous écrirons à toutes les librairies, si vous le désirez.

Clara ne comprenait pas, bien entendu. Beatrice ne pouvait dire la vérité à sa dame de compagnie, peu important à quel point elle aimait cette femme un peu plus âgée qu'elle. Elle ne pouvait révéler la vérité à personne. Satanée Ysbeta Lavan : n'aurait-elle pu arriver cinq petites minutes plus tard ?

Beatrice devait récupérer ce livre. Elle le devait !

— Mais vous devez maintenant songer à votre rendez-vous pour le thé avec votre père, ajouta Clara, et avec votre premier prétendant. Croyez-vous que Danton Maisonette soit beau ?

Beatrice haussa les épaules :

— Avec un titre et le contrôle de la plus grande société d'investissement en capital du Valserre, il n'a pas besoin de l'être.

— Oh, miss Beatrice. Je sais que sa fortune ne vous intéresse pas. Laissez cela à monsieur votre père. C'est son problème, après tout. Vous, qu'espérez-vous ? Qu'il soit beau ? Qu'il soit intelligent ?

— Qu'il soit honnête.

Clara réfléchit à sa réponse, l'air pensif :

— Parfois l'honnêteté est à double tranchant, miss Beatrice. Mais nous voici arrivées !

Beatrice avait tenté d'ignorer le fait qu'elles approchaient de la fraternité. L'attelage s'arrêta devant le bâtiment qui dominait le côté sud de la place, sur laquelle il régnait et projetait son ombre.

La fraternité de Bendleton était la plus récemment bâtie au Chasland, avec son immense clocher et ses flèches assorties. Sa façade était en pierre polie grise. Le verre coloré de ses fenêtres étincelait. Beatrice se tenait sur l'esplanade, les yeux rivés sur le bâtiment comme s'il avait été sa némésis.

Elle regardait fixement le cœur de la vie sociale et de l'éducation des mages du monde entier, le centre exclusif du pouvoir et de l'influence des hommes, interdit aux femmes comme elle. Même si on lui permettait finalement de pratiquer la magie à un âge avancé, jamais il n'y aurait de place pour elle dans une fraternité. Elle était autorisée – à la condition d'être escortée d'un homme qui en était membre – à pénétrer dans la galerie et le salon de thé, mais pas plus loin.

Des garçons âgés de dix à dix-huit ans y apprenaient les mathématiques et l'histoire, de même que les protocoles de rituels et les techniques de sorcellerie. Les membres à part entière partageaient des secrets commerciaux avec leurs frères, décidaient des lois avant même qu'elles n'atteignent les ministères, et amélioraient leur sort grâce à leurs habiletés magiques et à leurs vœux fraternels.

La fraternité abritait des installations pour les travaux manuels et la pratique des artifices, des salles de rituel convenablement aménagées, et même des appartements où les membres de la fraternité pouvaient demander l'hospitalité.

Dans le scriptorium reposaient des milliers de livres de magie écrits en mizunh, le langage secret des esprits. Des siècles de tradition, de restriction et d'exclusion étaient inscrits dans les pierres de ce bâtiment – oui, Beatrice avait bien les yeux rivés sur sa némésis.

— Ne soyez pas renfrognée, miss Beatrice. Vous ne pouvez pas tout gâcher en laissant vos émotions transparaître sur votre visage. Souriez, la pressa Clara.

Beatrice étira ses lèvres et fit gonfler ses joues.

— Avec du sentiment. Songez à quelque chose de plaisant. Imaginez une activité merveilleuse.

Beatrice imagina qu'elle avait le droit d'explorer chaque centimètre de la fraternité, qu'elle et son esprit majorae étaient de célèbres érudits des arcanes. Les gentlemen lui souriaient non pas pour sa beauté, mais parce qu'elle était respectée, et de jeunes filles couraient d'une salle d'étude à une autre, étudiant ouvertement l'art et la science de la haute magie. Elle songea au monde qu'elle désirait et se rappela sa posture.

Elle sourit comme si la fraternité était son amie.

— Voilà qui est bien mieux! la félicita Clara. Je ramène ces robes à la maison. Vous reviendrez avec votre père. Bonne chance!

— Merci, lui répondit Beatrice en se dirigeant vers les grandes doubles portes de l'entrée.

Le plafond voûté de l'immense vestibule, frais et sombre, captait le claquement de ses pas et les répercutait à travers la pièce servant de galerie des ingénues. Des vases de fleurs coûteuses étaient disposés à côté de quatorze toiles peintes, leurs parfums se mêlant à celui de la pierre froide du hall. Beatrice s'avança vers le portrait d'Ysbeta Lavan, éblouissante

et vibrante dans une robe d'un bleu turquoise profond, une main tendue vers un papillon bleu topaze attiré par les fleurs luxuriantes, aux tiges tombantes, de l'arbre à parfum en arrière-plan. Un diadème paré de bijoux retenait en arrière sa couronne de cheveux bouclés serrés. Elle dominait la pièce par sa splendeur et sa beauté ; son portrait était exposé au centre de la galerie. Des espaces vides entouraient le tableau, comme si rien ni personne ne pouvait lui être comparé.

Le portrait de Beatrice était installé dans un coin mal éclairé, à côté de deux filles aux visages ordinaires, mais qui étaient visiblement riches. Beatrice avait posé dans une robe en velours ; le peintre avait saisi à la fois l'éclat doux du tissu et les manches bouffantes démodées de sa robe. Son violon reposait sur ses genoux.

Elle se rappelait à peine l'odeur de l'huile de lin et la maudite poussière qui lui donnait envie d'éternuer. Ou l'incroyable ennui d'avoir dû rester totalement immobile, sans rien pour occuper son esprit que l'envie désespérée de gratter une démangeaison. Ce dont Beatrice se souvenait le mieux, c'était de l'étrange sentiment d'être observée aussi minutieusement, tandis que son être véritable restait invisible à l'artiste de Gravesford qui la peignait.

Cela aurait pu être intéressant. Il s'était mis en tête de peindre Beatrice avec un fusil après l'avoir vue en porter un dans le creux de son coude après une promenade matinale dans la forêt. Beatrice avait tenté de lui expliquer qu'elle ne transportait le fusil qu'à cause des risques de rencontres impromptues avec des sangliers sauvages, des manx des forêts, et même parfois des ours. Mais le peintre était trop énamouré de sa vision. Père avait coupé l'inspiration du peintre en le menaçant de le renvoyer chez lui sans le payer.

Si seulement le peintre avait pu imposer sa vision. Mais le portrait de Beatrice était exactement ce qu'on en attendait. Elle aurait dû porter un fusil sous le bras – ou un pistolet pendant nonchalamment de sa main tandis qu'elle était affalée dans son fauteuil comme un gentleman prenant ses aises. Un détail quelconque pour montrer qu'elle était une personne, n'importe quoi pour montrer qu'elle était plus que ce qu'on désirait d'une femme : un ornement, un silence dressé.

— Par tous les dieux célestes, quelle aura. Vous devez être Beatrice, dit une voix à l'accent llanandari.

Elle se tourna et vit un jeune homme qui devait être...

— Danton Maisonette, le salua-t-elle. Je vous souhaite un bon après-midi. Avez-vous visité la nouvelle fraternité ?

— Elles sont toutes récentes, au Chasland, répondit Danton avec un petit reniflement dédaigneux. Valserre fait partie de la fraternité depuis sept cents ans. Le Chasland va se ruiner à essayer d'imiter les meilleures nations.

Beatrice serra les lèvres face à l'affront et aux insultes :

— Cela n'est pas à la hauteur de vos standards, alors ?

Il jeta un regard vers la pierre, posée avec toute l'habileté des maçons du Chasland, puis haussa les épaules :

— C'est la dernière mode. Les Chaslandais aiment le clinquant et n'ont aucun goût.

Beatrice dut chercher loin pour maîtriser son emportement et prononcer les mots justes :

— Qu'auriez-vous fait, alors ? Les Valserrois sont connus pour leur... connaissance de la beauté.

— L'esthétique, la corrigea Danton. Construire dans un style ancien aurait été prétendre à un héritage qui n'existe pas ici, à bien y penser. Mais les fraternités doivent avoir

de la solennité. Elles doivent être intemporelles, plutôt que chercher à suivre la mode.

Beatrice cherchait les bons mots, mais Danton remplit le silence à sa place :

— Quoique la qualité du son dans les salles de travail soit étonnamment bonne.

— Ce serait dû au constructeur, dit Beatrice. Le concepteur était un Hadfield, la famille qui a construit les sanctuaires sacrés depuis des générations.

— Qui construit, dit Danton en corrigeant à nouveau son llanandari. Vous, les Chaslandais, vénérez les dieux en chantant. Ce doit être impressionnant lors de la Longue Nuit. Pouvez-vous chanter ?

— J’y ai été formée, commença Beatrice, comme toute lady chaslandaise.

Danton s’impatia :

— Mais êtes-vous douée ?

Quel rustre ! Quelle arrogance ! Beatrice leva le menton :

— Oui.

— Vous semblez bien sûre de vous-même.

Il la contempla pendant un instant :

— Mais je vous crois.

Il tourna la tête vers le portrait d’Ysbeta Lavan, puis reporta son attention sur Beatrice.

Danton Maisonette était à peine plus grand qu’elle, mais son manteau brun et son gilet chamois étaient en coton satiné du Llanandras, bien coupés et brodés de motifs géométriques de bon goût. Il était assez beau, mais sa petite bouche fine était si serrée que Beatrice ne pouvait imaginer qu’un mot gentil puisse s’en échapper. Il se tenait droit, le buste en avant, dans une posture qui rappelait celle d’un soldat, ce qui avait

du sens. En tant qu'héritier valserrois d'un marquisat, on attendait de lui qu'il occupe un poste élevé dans l'armée de sa nation. Ses yeux aux paupières tombantes étaient d'un bleu délavé, et son regard direct et acéré.

Ou peut-être était-ce parce qu'il était en train de la dévisager. Il l'examina si complètement que l'estomac de Beatrice se serra. Quand enfin il tourna le menton pour la comparer avec son portrait, elle bouillait derrière son sourire modeste, fidèle à celui représenté sur la toile.

— Vous êtes vraiment jolie, dit Danton. Trop de rousses ont l'air de morceaux de craie tavelés.

— Merci.

Ce n'était pas du tout ce qu'elle voulait lui répondre, mais elle avait promis à Père d'être gentille. Si seulement quelqu'un avait obligé Danton à tenir cette même promesse. Le désir d'honnêteté de Beatrice avait été comblé. Elle ne s'était pas attendue à être traitée comme un bibelot, incapable de se sentir insultée par quelque pensée voletant de l'esprit de Danton Maisonette à sa bouche.

— Cette rencontre va être une discussion tout à fait ennuyeuse. Commerce et investissement. Avez-vous apporté des travaux d'aiguille pour vous distraire ?

Si seulement elle avait eu le droit d'écarquiller les yeux. Si seulement elle avait pu montrer son ébahissement. Mais elle souriait, souriait, souriait, à cet homme grossier et exigeant :

— J'ai bien peur de ne rien avoir sur moi.

Un coin de sa bouche s'abaissa lorsqu'il dit :

— J'avais envie de me joindre à la conversation.

Au lieu de s'efforcer de la divertir, puisqu'elle n'avait pas apporté de dentelle à crocheter. Beatrice continua à sourire et demanda :

— Avez-vous visité la galerie de la fraternité ?

— Seules les ingénues y apportent de la nouveauté, dit-il en ignorant l'invitation implicite à parcourir la galerie en sa compagnie. Seulement quatorze cette année. Les négociations privées deviennent trop populaires.

Beatrice cligna des yeux et tendit une oreille. Danton savait reconnaître une occasion d'étaler ses connaissances quand il en voyait une :

— Les gens arrangent des mariages en dehors de la saison des pactes. Ah ! C'est l'exportation numéro un du Chasland, puisque vous avez des enfants à la pelle. La majorité des ladies les mieux nées sont déjà promises. D'où venez-vous, pour ne pas savoir cela ?

Les ladies ne frappent pas les gens. Même les rustres les plus insupportables :

— Mayhurst.

Il leva les sourcils.

— La campagne du nord, dit-il à la fois horrifié et émoustillé. C'est presque l'arrière-pays. Êtes-vous déjà allée à Gravesford ?

Non. Pas cet homme. Peu importait qu'il soit l'héritier d'un marquisat. Elle ne l'épouserait pas, ni ne voyagerait jusqu'à l'inaccessible Valserre, loin de sa famille — non, elle ne passerait pas une minute de plus que nécessaire en sa compagnie.

— Nous y avons voyagé avant de venir à Bendleton.

— Pour votre trousseau, je suppose.

Il examina son ensemble de marche et haussa les épaules :

— Je ne crois pas que l'on ait besoin de coton finement tissé du Llanandras pour fuir les sangliers.

— Oh, nous avons des fusils.

Beatrice se rendit compte trop tard de ce qu'elle venait de dire.

Il la regarda, effaré :

— Vous tirez ?

— Et je suis douée, dit Beatrice avec un sourire dans lequel il y avait enfin un peu de sentiment.

— Je vois, dit Danton. Comme vous êtes féroce. Nous devrions prendre le thé. Vous avez du thé, à la campagne ?

Beatrice lui offrit un sourire saupoudré de sucre et d'arsenic :

— Quand il arrive jusqu'à nous. En traîneau à chiens, sur cent soixante kilomètres de neige.

— Vraiment ?

Le sourire de Beatrice s'élargit :

— Non. Il y a au moins six ports dans le Nord.

Et maintenant il ne l'aimait pas du tout. Parfait.

Beatrice trottina à ses côtés tandis qu'il la guidait vers le salon de thé. Elle sourit avec grâce au marquis et prit place en ignorant le pianiste engagé pour l'occasion et qui s'échinait sur une sonate, afin de prêter attention à la conversation, soi-disant ennuyeuse selon Danton, sur le commerce et les investissements. Elle posa des questions et ruina sa démonstration de curiosité distinguée par des commentaires de son cru. Père s'en accommoda, mais il se rembrunit dès qu'ils eurent fait leurs adieux au marquis et à son fils, et qu'ils furent montés dans le landau qui les ramenait rue du Triomphe.

Père s'installa sur la banquette en face d'elle et soupira. Beatrice sentit son cœur se serrer lorsque Père, très beau dans ses vêtements de coton brun – même si la veste et le gilet ne présentaient qu'un minimum de broderies –, lui jeta un regard qui creusa des rides d'inquiétude sur son front, la

bouche ouverte comme s'il était sur le point de parler. Mais il détourna les yeux en secouant tristement la tête.

— Père, je suis navrée.

Beatrice avait une bonne idée de ce dont elle était censée être désolée, mais Père l'en informerait pleinement bien assez tôt. Elle attendit la réponse inévitable, que Père lui fournit avec une expression douloureuse :

— Beatrice, te rends-tu compte à quel point il est important que tu sois agréable avec les jeunes hommes que tu rencontreras pendant notre séjour ?

— Père, il était épouvantable. Snob et arrogant. Si je devais épouser cet homme, nous nous disputerions du matin au soir.

Père passa une main dans les boucles blond-roux aux reflets argentés qui encadraient ses traits fins ridés par l'expérience et le poids des responsabilités, l'une d'elles étant Beatrice et sa nature obstinée.

— Ce jeune homme parfaitement épouvantable sera marquis.

— Marquis de l'Épouvante, alors. Je ne pourrais pas être heureuse avec lui, pas une seule minute.

— Je t'avais espérée moins difficile, dit Père. Cette rencontre était un arrangement spécial. Et tu lui as dit que tu savais tirer ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Cela m'a échappé. Et je me suis excusée. Mais il s'est moqué de moi parce que je viens de la campagne. Et il m'a prise pour une parfaite imbécile et une ignorante, comme si les Chaslandais n'avaient aucune éducation.

— J'aurais probablement dû t'envoyer dans une académie pour dames à l'étranger, dit Père en soupirant. Il est trop tard maintenant, mais peut-être que Harriet pourrait intégrer une école d'étiquette et de protocole.

Financée par le soutien monétaire du mari de Beatrice.

— Harriet adorerait cela.

— Si nous pouvons nous le permettre, elle ira. Heureusement vous n'êtes que quatorze.

Il s'illumina à la pensée de l'état du marché des épouses et du nombre de jeunes hommes qui se presseraient autour de Beatrice simplement parce qu'elle était l'une des rares ingénues à courtiser.

— Si tu avais seulement pu t'attirer ses bonnes grâces...

— Il y a d'autres jeunes hommes là d'où il vient, l'interrompit Beatrice.

Avec un peu de chance, elle se les aliénerait tous. Et elle avait besoin de bien plus que de la simple chance pour tenir une fois de plus le grimoire dans ses mains...

Cette pensée résonna en elle comme une cloche. Elle pouvait récupérer le livre. Elle savait exactement comment procéder. L'excitation déferla en elle, l'habita au point qu'elle ressentit une envie irrépressible de sauter du landau et de courir plus vite que les flamboyants chevaux noirs ne pouvaient trotter. Elle joignit les mains et lutta contre elle-même pour sembler attentive aux paroles de Père tandis qu'il la réprimandait :

— Ce n'est pas que je veuille que tu épouses un homme que tu ne peux supporter, Beatrice. J'aimerais seulement que tu... essaies, d'accord? Tente de ne pas les juger hâtivement.

Beatrice acquiesça, mais, obnubilée par son plan, elle avait la tête ailleurs :

— Oui, Père. Je ferai plus d'efforts la prochaine fois.

Elle contempla les rues bordées d'arbres duvetés de verts bourgeons printaniers et lourds de fleurs à peine écloses. Elle avait hâte de rentrer à la maison.

Chapitre II

Plus le landau approchait de la maison de ville qu'ils louaient rue du Triomphe – une adresse chic sur une route incurvée bordant le parc Lord Harsgrove –, plus l'air devenait sucré. Des pétales de cerisier batifolaient dans le vent ; leur parfum étouffait Beatrice tandis que son père lui expliquait l'opportunité qu'il avait perdue.

— Le dernier projet d'entreprise du marquis prévoit de revitaliser les parties les plus misérables de Masillia pour les transformer en voisinage respectable. Ils ont l'intention de construire dans l'arrondissement du Canal. Les actions d'une telle entreprise auraient permis de garder ta mère à l'abri du besoin.

Beatrice dégrisa. Père devait s'occuper de sa famille et ses plans dépendaient du soutien de la nouvelle famille de Beatrice pour consolider sa position.

— Je suis désolée que cette opportunité n'ait pas abouti, mais peut-être n'est-ce pas un si gros désastre.

— Tu as raison, ma chère petite. Après tout, il reste les actions cotées en bourse.

— En vérité, ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Beatrice en souriant à Père qui la regarda avec curiosité. Le problème

avec le développement immobilier, c'est que cela prend des années avant que ledit développement soit terminé et que les investissements portent fruit.

L'expression de Père devint boudeuse :

— Beatrice...

Elle se dépêcha de parler :

— Si le marquis cherche des investisseurs ici, il est probablement aussi à la recherche de partenariats d'approvisionnement. Il aura besoin de bois de construction et de fer. Un peu de recherche vous apprendra qui, à Bendleton, dirige une entreprise de sylviculture ou une mine. Si vous investissiez dans...

— C'est une bonne idée, ma chère petite, mais je t'en prie, ne te fatigue pas à essayer de déchiffrer le monde de la finance. J'ai des rencontres prévues avec d'autres messieurs que le marquis.

Pourquoi ne l'écoutait-il pas ? Valserre n'était pas le seul pays à être avide de grands projets de construction. Investir dans le bois d'œuvre et le fer était sensé ! Beatrice se força à sourire :

— Quel soulagement. Viendrez-vous au bal ce soir ?

Les joues de Père tremblèrent quand il secoua la tête :

— Je suis au regret de dire que non, mais heureux de t'annoncer que j'ai une invitation pour Compton. J'ai reçu une lettre de sir Gregory Robicheaux, qui me demande d'assister à une réunion concernant une expédition commerciale à Mion. Pour du coton, je suppose, car les Lavan détiennent les droits exclusifs pour leur cacao.

Beatrice tenta de ne pas grimacer à la mention des Lavan, ces menteurs et voleurs :

— J'espère que ce sera un succès.

— J'en suis certain, dit Père. Sir Gregory est un homme intelligent. Il s'agit d'une occasion unique. Si seulement je pouvais conclure l'affaire. Ce sera un bénéfice certain.

Pas comme la dernière fois. Beatrice s'efforça de continuer à sourire :

— Je suis si heureuse de l'entendre.

L'expédition d'orchidées de la Westborne Trading Company avait elle aussi été une occasion unique. Père avait largement contribué au voyage, persuadé de l'engouement international pour les espèces exotiques d'orchidées – un engouement abandonné au profit des chiens miniatures tandis que l'expédition revenait avec des spécimens jusque-là fabuleusement onéreux. Beaucoup de gens avaient perdu des sommes considérables, et très peu d'investisseurs avaient contracté une assurance sur leurs actions, à tout le moins ni Père, ni tous les voisins de Mayhurst qui avaient écouté ses prédictions exaltées sur la fortune prochaine des investisseurs. Ils l'avaient couvert d'opprobre pendant une semaine. Personne n'était à la maison lorsque Mère allait en visite. Ils s'étaient faufilés hors de Mayhurst en pleine nuit et n'avaient pas arrêté l'attelage avant d'être à des kilomètres ; mais quelqu'un dans cette auberge de bord de route avait quand même entendu l'histoire selon laquelle Père avait ruiné ses voisins.

La malchance s'acharnait sur les investissements de Père. Il avait bénéficié de la dot généreuse de son épouse et appris que pour obtenir une petite fortune grâce à la spéculation et aux investissements, il fallait commencer avec une grosse fortune. Si Père n'avait pas risqué autant d'argent, ils auraient pu remettre le voyage à Bendleton à l'année suivante. Beatrice aurait eu plus de temps pour apprendre ce qu'elle devait savoir avant qu'il ne soit trop tard. Mais Père refusait de révéler à sa famille l'étendue

de leurs difficultés financières. Et il ne lésinait pas sur les moyens pour que Beatrice participe à la vie sociale de Bendleton.

Combien d'argent restait-il à Père ? En avait-il vraiment assez pour payer tous les chapeaux et les robes, et une adresse rue du Triomphe ? Ou bien avait-il placé tout son argent dans une chose sûre : l'attrait de Beatrice en tant qu'épouse ?

Ce n'était pas prudent. La mère de Beatrice était une Woodcroft, une famille respectée mais qui tendait à donner naissance à des filles plutôt qu'à des garçons et ne produisait souvent qu'un seul héritier pour perpétuer la lignée. Mère s'était mariée par amour et non pour le statut, aussi les Clayborn étaient-ils des membres ordinaires de la classe moyenne. Cette saison des pactes comptait des ingénues d'un statut bien plus élevé que celui de Beatrice, et certainement plus riches – elle ne pouvait raisonnablement pas espérer prendre dans ses filets un duc ou le fils d'un ministre, n'est-ce pas ? De plus, elle n'avait ni la richesse ni les relations qu'un mage étranger rechercherait.

Mais elle ne voulait pas d'un duc ou d'un fils de ministre. Elle ne voulait pas épouser un homme d'un autre pays. Elle voulait devenir magicienne, et le mariage lui barrait littéralement la route. Elle devait récupérer le grimoire qu'Ysbeta lui avait volé. C'était sa seule chance !

— Et à partir de ce soir, tu saisisras les opportunités, dit Père. Je sais que je n'ai pas besoin de t'expliquer à quel point tes débuts dans la société sont importants pour nous. J'ai pleine confiance en tes capacités à évaluer les personnes que tu rencontreras ce soir. Mais amuse-toi et fais-toi des amies. N'oublie pas d'y trouver du plaisir.

La soirée marquait le début officiel du calendrier des fêtes, des sorties, des spectacles et des événements qui permettraient

à Beatrice de s'élever aussi haut que son charme et ses compétences le lui permettraient – ou de sombrer si jamais elle se ridiculisait. Comment pourrait-elle à la fois obtenir le succès social pour sa famille et l'échec romantique pour elle-même ?

— Je ferai de mon mieux, Père.

Elle n'avait nul besoin d'en dire plus. Père l'aida à descendre du landau :

— La chance te sourira, j'en suis certain.

Il ignorait à quel point il avait raison.

— Je vais commander un plateau aux cuisines, puis me reposer avant le bal. Je vais probablement manquer le dîner pour me préparer.

Père la laissa aller avec un sourire indulgent :

— Tu me rendras fier, ma chère petite.

Une fois à l'intérieur, Beatrice monta à l'étage pour permettre à Clara de la déshabiller et de la mettre au lit. Quand le plateau arriva, Beatrice le garda sous le prétexte de grignoter en lisant.

Clara la libéra de son corset, serré selon la dernière mode, puis elle la mit au lit avec des bigoudis de chiffons, afin qu'elle ait de jolies boucles pour le bal de l'Assemblée. Une fois seule, Beatrice compta en silence jusqu'à cent. Puis, elle bondit hors de son lit. La robe de bal était disposée de façon à ce qu'elle puisse l'admirer jusqu'à ce qu'elle s'endorme, mais Beatrice passa à côté sans un regard et sauta sur le cordon qui pendait du plafond.

Transporter son plateau-repas jusque dans le grenier fut une entreprise maladroite. Elle dut mettre le plateau en équilibre sur un barreau à peine assez large pour le supporter, monter une marche, poser le plateau sur le barreau suivant, et ainsi de suite. Elle manqua de le laisser tomber à deux reprises tandis

qu'elle grimpait d'une seule main l'étroite échelle menant au grenier au-dessus de sa chambre. Les ténèbres sentaient la poussière et le vieux papier. Beatrice se hissa dans le grenier, vêtue de sa seule chemise. Après avoir refermé la trappe afin de ne pas marcher par mégarde dans l'ouverture et se briser le cou, elle attrapa sa boîte pyrogène. Elle murmura un sort pour que l'étincelle allume un bout de chandelle, puis elle appliqua la flamme aux autres chandelles en murmurant :

— Donnez de la lumière, et ne faites de mal à personne.

Les mèches s'enflammèrent et brillèrent, projetant des ombres vacillantes contre le plafond incliné du grenier. Beatrice sortit de son petit trésor accumulé le livre *Contes d'Ijanel et autres héros*, d'E. James Curtfield, et trouva le sort encodé parmi les strophes :

Invocation d'esprit minimae de la chance

Elle posa le livre sur une table basse un peu bancale.

Beatrice relut les instructions. Elle se demanda, une fois de plus, si les paroles d'invocation fonctionneraient vraiment sans être écrites en mizunh – mais le Chasland avait eu des magiciens bien avant d'adopter les traditions de la fraternité. Il fallait que cela fonctionne. Elle répéta les gestes dont elle avait besoin pour l'invocation. Elle vérifia et revérifia la séquence de signes cabalistiques, puis elle dessina les marques sur le sol à la craie, dans l'ordre décrit, sans prononcer un mot.

Elle hésita pendant un instant. C'était une magie plus complexe que tout ce qu'elle avait osé – mais elle devait la maîtriser si elle désirait invoquer un jour son propre esprit majorae. Elle devait accomplir le rituel. Elle ne pouvait pas échouer.

Elle plaça les paumes de ses mains au-dessus de chaque symbole tracé à la craie, en respirant selon le rythme consacré pour infuser chaque marque de sa volonté. Elle inspirait selon la séquence correcte, retenait son souffle et vibrait exactement de la bonne façon pour activer le cercle et le placer entre les royaumes de la chair et de l'esprit. Chaque marque devait être chargée avec la respiration juste, la vibration exacte, façonnée par la position des doigts repliés exactement comme il le fallait – et tandis qu'elle travaillait, l'atmosphère changea ; l'air se pressa contre sa peau tandis que l'invocation se construisait, marque par marque, respiration par respiration, geste par geste.

L'énergie vacillait et se déployait juste au coin de son œil, plus bleue que la lumière d'une bougie, traversée d'éclairs irisés d'or, de rose et de vert. L'air devenait flou et vivant tandis que ses gestes la détachaient du monde de la chair, la faisaient flotter à la lisière du royaume des esprits.

Elle retint l'envie de fixer l'énergie, de s'émerveiller comme une enfant. Mais la magie la faisait vibrer. Elle touchait l'éther et tenait le pouvoir dans ses mains, sa respiration, son corps – c'était mieux que la plus douce des musiques, que le plus fin des repas. Connaître le pouvoir, s'approcher des arcanes, rien n'était équivalent. Rien n'égalait cela.

Elle respira la magie, la façonna selon son besoin et chargea le cercle. Elle était *entre les deux*. Elle sentait son corps plus grand qu'il ne l'était. Sa conscience s'était étendue à la peau de son corps éthérique, cette forme que les esprits et les magiciens peuvent voir, brillant doucement dans le cercle tissé de sa vie mortelle. Mais elle tremblait, ses mains tressaillaient tandis qu'elle rassemblait plus de puissance en elle, encore et encore, jusqu'à être pleine comme une outre, se préparant au rituel.

– Quand vous passez un marché, vous devez fixer des conditions claires. Qu’avez-vous négocié pour avoir de la chance aux cartes ?

– Trois tasses de punch. La vue d’un lever de soleil. Marcher sur la plage pieds nus.

Ianthe eut l’air surpris :

– C’est un bon marché. C’est un excellent marché.

Beatrice Clayborn pratique la magie en secret, terrifiée à la perspective d’être bientôt mariée et enfermée dans un collier de protection qui, pour le bien de ses enfants à naître, lui coupera l’accès à ses pouvoirs. Elle rêve de suivre sa vocation magique comme le font les hommes, et de négocier avec les esprits, mais sa famille, criblée de dettes, a investi tout ce qu’elle possède pour la préparer à la saison des pactes, moment où les jeunes gens bien nantis se rendent dans la cité pour négocier une union avantageuse.

Par chance, Beatrice découvre un grimoire contenant la clef qui lui permettrait de devenir une magicienne à part entière. Mais avant qu’elle ne puisse l’acheter, une autre sorcière le lui ravit. Cette rivale a un frère : Ianthe Lavan, un mage séduisant, sensible, fabuleusement riche... et très épris de Beatrice. Entre amour et magie, que choisira-t-elle ?

Le premier roman de C. L. Polk, *Witchmark*, a remporté le World Fantasy Award en 2019. *Le pacte de minuit* a été finaliste aux prix Locust, Nebula, World Fantasy et Ignyte, ainsi qu’au concours Canada Reads, le pendant anglophone du Combat des livres de Radio-Canada.



ISBN 978-2-89649-967-0

Groupe
Livre
QUÉBECOR

